

Nelson Vallejo-Gomez

nvallejog@yahoo.fr

Synergies Argentine n° 2 - 2013 pp. 111-118

« *Toi qui nous renvoies
à notre nom
Apprends-nous à être
Fleurs de l'oubli
et racines de la souvenance* »
François CHENG

« *Je n'ai pas une goutte de sang français,
mais la France coule dans mes veines* »
Romain GARY

Douce France...,

Edgar Morin aimerait connaître ma part de francité. C'est à cette fin que je vous écris cette lettre que vous lirez peut-être, si vous en avez le temps.

Bien que cela relève de mon intimité structurante, souffrez que je vous dise d'emblée que je ne suis pas un de vos enfants de *souche* ni de *branche*. Je n'ai pas d'*ancêtres gaulois*, ni l'*œil bleu blanc*. Ma race à moi ne se souleva jamais que pour la conquête jointe au pillage en échange d'évangélisation : épée, étendard et croix à la main. Je tiens je ne sais d'où, ni comment, ni pourquoi, une alliance complexe faite d'*errance*, d'*hospitalité* et de *fraternité* qui aspire à de l'identité humaine planétaire.

Puisse cette lettre, toutefois, vous redonner confiance en moi et en vous-même, en nos altérités respectives.

Ce dont il sera question ici ne saurait être conté dans mon numéro de sécurité sociale ou sur ma carte d'identité, si important soit pour tout Etat moderne les fichiers, si pratique pour moi d'être en repérage positif dans vos listings si je dois exercer devoirs et droits civiques, économiques ou sociaux.

Je n'ai pas prononcé, dans mes premiers balbutiements, les *Voyelles* de Rimbaud (ni le « *O bleu* », ni le « *E blanc* », ni le « *I rouge* ») ; pas en tout cas dans votre langue à vous, chère France. Même si je puis vous raconter aujourd'hui, croisant les gloires et souffrances de votre étendard à celles, outre marines, de ma ville natale, la *naissance latente* de ma syntaxe mentale, mon individualité et ma personnalité.

Dans cette syntaxe complexe faite de plusieurs langues et divers langages, le français joue une partition en mode majeur où vous-même - votre culture et votre civilisation, votre art de la guerre et de la paix, votre place de la Concorde rendant hommage à une culture d'ailleurs, vos produits de terroirs, vos vallées, vos rivières et vos montagnes, Cotignac, Ouessant et Corse, *la liberté chérie* avant toute chose, vous, enfin, vous y êtes plus que mon père ou ma mère patrie, vous êtes, dans la trinité qui me relie, mon *esprit patrie*.

Que dieu me pardonne cette hérésie ! Mais vous savez bien ce qu'il en retourne, vous qu'on a dit longtemps fille ainée de l'Eglise. Il est vrai que vous aimez être, de toutes les nations, la plus rebelle et la plus libre ; la seule, à ma connaissance, qui puisse être à la fois catholique et laïque, noble et révolutionnaire, de droite et de gauche, de souche et d'ailleurs. Vous n'avez presque jamais eu peur de conjuguer l'Universel. La première République moderne à être capable de gérer une cohabitation politique au sommet de l'Etat sans ouvrir pour autant la boîte de Pandore de la guerre civile. Autant de leçons, chère France, qui nourrissent ma culture théologique et politique ; autant de remparts mentaux que j'ai pour combattre les intégrismes.

Aussi longtemps que j'anamnèse ma mémoire vive, je me souviens d'un enfant né dans les montagnes des Andes américaines, dans une ville homonyme d'une autre plus ancienne encore, qui se trouve en péninsule ibérique, Medellin d'Estrémadure.

Cet enfant hispano-américain entendait sans comprendre, émerveillé, un père que peur, orgueil et folie de grandeurs conduisaient, les nuits d'alcools, à réciter dans une langue très douce, faite pour parler aux femmes et aux ambassadeurs, disait-il, *La nuit d'octobre*. Je suis né justement, un jour d'octobre, sous la constellation du Scorpion, comme vous le savez depuis que, honoré de vos « viaducs » à la Marianne, vous m'épargnez l'intransigeant : « *papiers, s'il vous plaît !* ».

J'ai appris avec le temps que ce poème chante un dialogue sur la jalousie virtuelle ou réelle, la souffrance d'aimer (« *Je me sentais dans l'âme une telle détresse / Qu'il me vint le soupçon d'une infidélité* »). La Muse donne au poète une leçon de vie et de sagesse. Il me semble ne pouvoir l'entendre d'abord que dans l'esprit et le détachement du Français ayant sublimé la fureur de sa jalousie latine. Ces vers préférés me rappellent une étudiante en Sorbonne pour qui j'ai écrit mes premières lettres et dédicaces d'amour dans votre langue, chère France. Nous avons un journal intime -d'amoureux, forcément, que nous écrivions à quatre mains ou à tour de rôle pour nous relire à voix haute ce que nous avons fait en l'absence de l'aimé. *Le Rouge et le Noir* était alors mon livre de chevet.

Très romantique ! Trop, même, je vous l'accorde. Mais vous savez bien que l'apprentissage d'une langue est toujours une histoire d'amour. C'est moi qui avais, le premier, le « petit robert » sous cape, de ces envolées lyriques et de ces sorties romantiques, souvent maladroitement, car je n'avais pas encore la connaissance que j'ai aujourd'hui de votre langue et de vos divers codes de bienséance. Alors, je me souviens évidemment des sourires bienveillants de nos camarades de fac, ou de sa mère, paix à son âme, quand elle ouvrait la porte de leur grand appartement du boulevard Saint-Michel, me voyant chaque vendredi soir, solennel et rituel, une rose à la main. La rose de personne et de tout le monde. Ce fut un amour initiatique plein d'espoir et de désespoir. Son départ fut pour moi comme une évocation de la rupture du cordon ombilical. Ma première réaction fut de ne plus écrire une ligne d'amour dans cette langue d'adoption qui m'abandonnait ; alors que Góngora prévient si bien, dans ma langue maternelle : « *A batallas de amor / Campo de plumas* ».

Ô grand Amour qui devient évocation ! On ne t'oublie jamais, on apprend à vivre sans toi et avec toi. Nous étions si jeunes et si fiévreux en amour. Elle m'initia au *Magnificat* de Bach ; elle corrigeait patiemment mes fautes de prononciation dans la lecture de grands hymnes de Hölderlin ; elle m'offrit ma première Bible en ta langue, qu'elle m'apprit à lire avec le cœur. J'ai été si épris que j'étais comme Dante, furieux de me rendre à l'évidence : les marchands du Hall n'avaient jamais entendu le prénom de mon aimée. Mon anamnèse la voit avec sa maman décryptant à quatre mains la *Fantaisie en fa mineur* de Schubert ou relevant pour un baiser le pari d'attaquer en parfaite douceur le 2^{ème} mouvement du sublime 23-K488 de Mozart. Je me dois de vous dire, chère France, que j'ai une photo assis au piano quand j'avais deux ans. C'était un piano à queue magnifique sur lequel mon père jouait du Mozart et que les huissiers ont pris avec tout le reste quand mon père tomba dans une faillite et une disgrâce dont il ne s'est jamais relevé, si ce n'est pour dire, à la stoïcienne et en latin : celui qui n'a rien est le plus riche, car il n'a rien à craindre ni rien à envier.

Ce qu'elle a appris de moi, je ne l'ai jamais trop su. Voici, en tout cas, les vers de Musset :

« *N'outrage pas ce jour lorsque tu parles d'elle ; / Si tu veux être aimé, respecte ton amour (...)* À défaut du pardon, laisse venir l'oubli. / Les morts dorment en paix dans le sein de la terre : / Ainsi doivent dormir nos sentiments éteints. / Ces reliques du cœur ont aussi leur poussière ; / Sur leurs restes sacrés ne portons pas les mains. / Pourquoi, dans ce récit d'une vive souffrance, / Ne veux-tu voir qu'un rêve et qu'un amour trompé ? / Est-ce donc sans motif qu'agit la Providence / Et crois-tu donc distraire le Dieu qui t'a frappé ? / Le coup dont tu te plains t'a préservé peut-être, / Enfant ; car c'est par là que ton cœur s'est ouvert. / L'homme est un apprenti, la douleur est son maître, / Et nul ne se connaît tant qu'il n'a pas souffert. / C'est une dure loi, mais une loi suprême, / Vieille comme le monde et la fatalité, / Qu'il nous faut du malheur recevoir le baptême, / Et qu'à ce triste prix tout doit être acheté. »

Réciter de mémoire cette longue *Nuit d'octobre*, comme le faisait mon père, reste toujours une prouesse que j'ai moi-même égalé un jour que, du haut

de la plus haute colline de Cotignac - le village sur la falaise, dans le Var - j'ai fêté ma naissance républicaine à la française en récitant d'une traite et en contrepoint *La nuit d'octobre* et *Le bateau ivre*. Entre le romantique et le révolté, mon cœur a toujours balancé. J'avais alors appris de vous, chère France, étonnement et frayeur, compassion et indignation.

Vous voulez peut-être savoir pourquoi, au vu de mes patronymes, je ne suis pas allé m'expatrier en Espagne, voire aux Etats-Unis comme font la plupart de Latinos en quête du rêve américain. En vous écrivant cette lettre, chère France, je me rends compte que la raison se trouve encore dans *La nuit d'octobre*. Je comprends maintenant pourquoi mon père récitait ce poème de façon si poignante, les soirs d'ivresse. Encore une histoire d'infidélité et d'abandon. Encore une histoire d'amour qui se passe dans votre langue, chère France. Après son baccalauréat, mon père vint à Paris faire des études de médecine. Mais il préféra jouer du piano dans les bars et lire des romans dans la journée en fumant sa pipe et en buvant du bon vin. Il avait un père qui avait les moyens. Il était fils unique, longtemps désiré et qui avait failli périr en bas âge. Un petit surdoué dont l'égo était si grand que son monde extérieur s'est toujours circonscrit au règne de son principe de plaisir et à son extraordinaire habilité à trouver toujours quelqu'un de prêt à le servir, succombant à son verbe et à son imagination.

De son histoire d'amour clandestine avec la très jolie fille de l'hôtelière, quelque part autour du Jardin du Luxembourg, est née une petite blonde aux yeux bleus. Je dois vous dire, chère France, que chez mon père et ses ancêtres colons, si les noirs sont des esclaves, les blonds leur ont toujours produit je ne sais quelle fascination aryenne, compréhensible peut-être, inexcusable toujours, chez les parias parvenus. Ma mère, qui était brune, en a bavé. Le reste fait partie d'un long, complexe et douloureux roman familial, dont je vous parlerai une autre fois, si j'arrive à en faire la catharsis nécessaire.

Autant vous dire que mon espagnol hispano-américain maternel fut tôt épris de votre langue dans laquelle j'ai appris, une fois arrivé chez-vous, à filer la géométrie de Descartes et démêler la finesse de Pascal, à monter les escaliers avant une dame en jupe et à ne jamais arriver avec un bouquet de fleurs chez celle qui vous reçoit, comme le recommande Proust dans la *Recherche* : car voilà votre hôtesse dans l'embarras, sur le pas de la porte, obligée de choisir entre honorer vos fleurs, vider le vase qu'elle avait déjà garni pour embellir l'accueil, et vous tenir commerce. Peut-être est-ce la raison pour laquelle il vaut mieux apporter des bonbons, car les fleurs sont périssables, comme disait l'Autre. J'ai vite appris dans votre langue ancienne et moderne à chevaucher Montaigne, guidé par Edgar Morin et ses éclats de rire socratiques, parcourant indistinctement les voies de ma romanité faites d'une latinité ouverte à l'identité planétaire.

En effet, pour vous honorer tout en vous mettant à distance aimante et respectueuse, entre grâce et pesanteur, afin que votre délire intégrateur ne me rende fou, j'aime à me présenter à ceux qui me demandent un curriculum vitae en disant d'abord que j'ai une origine *métisse ibéro-américaine*, une *formation*

laïque à la française et des *paradigmes mentaux judéo-chrétiens*, ouverts à la *diversité culturelle* et à l'*identité planétaire*. Vous ignorez à quel point je vous suis reconnaissant de cette formation laïque et gratuite que je suis fier de transmettre à mes enfants et que j'inscris dans mes actes professionnels et personnels. J'ai été particulièrement fier de voir ma fille se battre pour avoir une deuxième chance et réintégrer en terminale la *Maison d'éducation de la Légion d'honneur*, rendant par là hommage à l'héritage de son arrière grand-père corse qui s'était battu dans les tranchées de la Grande Guerre. C'est là une part précieuse entre toutes de ma francité.

Bien sûr, dévidé ainsi, tel un catalogue à la Prévert, tout cela semble bien grandiloquent, votre langue étant quant à elle si rigoureuse, si éprise de mesure et de raison. D'aucuns, chez-vous, préféreraient d'autres cartes de visite. Un jour, quelqu'un m'a dit lors d'une soirée-rallye, alors que j'avais obtenu mon bac en Colombie et que je me trouvais en DEUG de philo, que la voie royale de la noblesse d'Etat était le vrai « parcours à la française » : « Bac S », « Prépa à la Montagne SG » ou « chez le Père Luis », puis la Rue d'Ulm -en évitant autant que possible les égarements mentaux de celui qui pourtant a cru que « l'avenir dure longtemps » (pas pour sa femme), enfin « X », la « Rue Saint-Guillaume » ou les cloîtres de Strasbourg. En effet, on peut toujours se dire que c'était le bon temps quand la grande école avait pour ses élèves, en guise de cour de récréation, les allées du Jardin de la Médicis, mais vocation européenne oblige... Encore faudrait-il la vivre vraiment, cette vocation, sans la trahir par les « pantoufles » de la City !

Pour vous dire ma part de francité, je dois encore, chère France, faire un effort d'anamnèse et ramener du fond de ma mémoire enfantine la voix de mon père chantant, très fier, un couplet terrifiant de la Marseillaise. Un jour, il l'a traduit en espagnol et je ne peux plus l'entendre sans esquiver l'effroi qui me glace le sang et me brouille la vue. Vous savez, il s'agit du couplet qui vous enjoint d'entendre *dans les campagnes mugir ces féroces soldats*. Effrayé, je les vois venir *jusque dans vos bras, Egorger vos fils, vos compagnes*. Alors, je me sens ému, compatissant, solidaire de tous vos combats pour que vos enfants et vos compagnes, mes enfants et mon épouse, vivent en liberté et en dignité. Je ne connais heureusement pas, les horreurs de la guerre, mais sachez que toutes les fois que j'ai lu la détresse de vos *Chemins des Dames*, je me sens votre plus petit et plus fidèle fantassin. Même si, je dois vous le dire avec tout le respect et la franchise que je vous dois, dame Marianne, et parce que je resterai toujours pour vous un étranger et un barbare, une voix d'ailleurs, je n'approuve pas les guerres où vous vous êtes fourvoyées pour justifier les errements de vos puissants alliés. Mais tout cela est une autre histoire...

C'est un jour d'hiver à Paris, que j'ai rencontré ma femme visible. Elle a illuminé ma vie en me donnant trois enfants, trois uniques. Je ne vous ai pas encore dit que ma plus belle part de francité se trouve chez mes amours, nés à Paris du ventre d'une de vos « filles de souche ». Si l'on peut parler de « Française de souche » au sujet d'une Corse de sang par sa mère, ou encore si l'on peut dire que cette île de Beauté, farouche et terrible, est une souche française. Et pourtant je le crois de toutes mes fibres physiques et spirituelles.

Je tiens la Corse pour plus française que vous-même, chère France, car le mot qui vous exprime le mieux, à mon sens, et qui vous éclaire votre regard d'aurores toujours possibles est le mot *Liberté*. Or, je crois que la raison d'être de la Corse pour votre francité à vous, sa quiddité, est justement la liberté, jointe à cette relation subsistante de constitutionnalité primitive et fierté d'être soi que l'on lit sur chaque risée de la mer entourant cette île, rempart au milieu de la Méditerranée contre tous les intégrismes et les tyrannies.

J'ai laissé mes enfants parler d'emblée leur langue maternelle, la vôtre, donc, chère France, par facilité peut-être, aussi peut-être parce que le français est la langue dans laquelle j'aime leur mère. Cela me cause parfois de petites souffrances, sans trop de conséquence à mon âge, mais qui me rappellent la violence que toute langue recèle pour persévérer dans son être, aussi bien la langue de l'hôte que celle de l'émigré. C'est alors que je constate la fracture sociale que provoque la fracture langagière ; les révoltes, les exclusions, les stigmatisations que vivent ceux qui revendiquent dans vos périphéries d'être *nés quelque part*. C'est alors que je vois une sorte de dysculturaxie que provoque une migration malmenée et murée en périphérie dans des aires communautarisées. C'est pourquoi, aux côtés de mon ami Jean-Michel Blanquer, je me bats tous les jours pour que tous les enfants vivants sur vos terres, sans distinction d'origine, de religion, de porte-monnaie ou de couleur de peau, maîtrisent votre langue à nulle autre pareille, avec les jeux de l'amour et du hasard.

Parfois, en effet, fatigué, insouciant, ou simplement l'esprit errant, libéré de corsets grammairiens, je ne finis pas une phrase, ou crois à tort, peut-être, que la connivence langagière, l'esprit, en somme, suffira à pallier l'absence d'un de vos mots. Il faut dire que vous supportez mal l'absence de je ne sais quel connecteur logique hérité de vos propres combats avec les langues anciennes, sans vous rappeler tous les patois que vous avez-vous-même corseté jusqu'à les rendre muets. Alors un geste, une grimace, et voilà mes petits mutins, parce que nés à Paris à l'hôpital public de Port Royal, qui se croient le droit d'endosser aussitôt l'habit noir des terrifiants instituteurs de la Troisième ! Ils scrutent les sillons de votre langue et de ma mémoire, un crayon rouge-sang à la main. Mes enfants, haut comme trois pommes, se permettaient déjà de m'instruire avec un ricanement moqueur et quelque peu condescendant : « *ce n'est pas du français correct ! papounet* ».

J'ai toujours eu, à ces moments d'exclusion linguistique, une pensée profonde pour tous ceux qui vivent pourtant chez vous depuis très longtemps, mais qui restent, impuissants et pétrifiés, à la lisière de votre demeure signifiante, ignorant la fête de vos mots d'esprit, faute d'avoir vécu avec votre langue une histoire d'amour et d'enfantement. Et pourtant, nul n'a chez vous ni ailleurs le monopole de la francité. Certes, elle exige, pour l'être et l'avoir, pour en être éprise, une condition : l'aimer au point de respecter ensemble la distance qu'impose toute véritable altérité. C'est à ce prix qu'émerge alors avec elle le sens d'une parole en relation subsistante.

Comme vous le savez, j'ai les diplômes de philosophie de votre faculté la plus traditionnelle à mon époque, la Sorbonne, dite aussi Université de Paris-IV en

souvenir du découpage entre mandarins qui fit suite à votre révolte juvénile de 1968. Il paraît que d'autres universités gardent la nostalgie du nom prestigieux, *Sorbonne*, encore que je continue à préférer le ton libre et novateur que l'on trouve entre les murs de votre Collège de France, n'en déplaise aux religieux du savoir de tous les temps. Ce sont ces contrastes qui me plaisent, chez vous.

J'ai galéré pas mal, comme disent les jeunes du « 9-3 », pour m'en sortir et m'insérer dans le monde professionnel avec ces diplômes de philosophie. Vaille que vaille, il m'a fallu être patient, donc philosophe. Car j'ai parfois dû le renier, ces peaux d'âne, alors que j'en suis si fier. Je les obtenus dans la dureté et la solitude d'une chambre de bonne de quatre mètres carrés, sans chauffage. J'ai dû le renier une première fois dans une agence d'intérim pour décrocher un poste d'emballleur d'instruments de musique. C'est plus tard qu'ils m'allaient m'être utiles en tant que diplômés du supérieur, et me tenir lieu d'« ascenseur social ». Une histoire de statut administratif et de rang professionnel comme vous les aimez tant, mais qui montre bien que vous savez aussi récompenser le mérite et l'effort des démunis.

Un autre jour de magie, j'ai trouvé mon « chemin de Damas » en rencontrant Edgar Morin, ce grand Condor des Alpes. Sous son regard exercé, et grâce à l'aide attentive de CB, DDC, BF, JPP, 2R, j'ai pris mon envol. J'ai réussi le concours et l'examen professionnel pour devenir fonctionnaire qualifié de votre ministère de l'Education nationale et de l'Enseignement supérieur. Ma part de francité professionnelle coïncide ici avec mon engagement simple et quotidien pour les valeurs de votre service public. Puis, il y a ces mots clés, puissants, chargés de votre histoire républicaine et de vos siècles d'illustration, que je fais vivre en moi et à travers moi chaque jour en tant que fonctionnaire, mais surtout en tant que citoyen français : *laïcité, liberté, égalité, fraternité*. Une de mes plus grandes fiertés est d'avoir été, à leur service, chef du bureau « Amériques » à la direction des Relations internationales de votre ministère de l'Education nationale, de l'Enseignement supérieur et de la Jeunesse, ainsi qu'un attaché de coopération auprès de vos ambassades au Pérou et en Argentine.

Fierté pour ma famille et mes amis -soupçon toujours pour mes ennemis et vos intégristes : moi, le métis hispano-américain, à la nationalité d'origine colombienne, me trouvant à concevoir, mettre en œuvre et évaluer une part de vos politiques de coopération dans les domaines éducatif et culturel, non seulement à partir de l'encadrement d'un bureau d'administration centrale au sein d'un grand ministère, mais, ensuite, par le port d'un passeport diplomatique français en Amérique latine !

La boucle entre ancien et nouveau mondes devenait dès lors une sorte de vertu, et non plus le cercle vicieux entre maître et esclave, colon et colonisé. D'aucuns me disent « Passeur culturel ». Le mot semble beau, évocateur. Il fait même l'objet d'études savantes en gestion culturelle. Mais n'y a-t-il qu'un fleuve de mort et d'oubli entre nos deux mondes ?

Le mot « passeur » est aussi riche qu'ambigu. Il nous rappelle en effet que maints trafics et paradis fiscaux façonnent et corrompent la relation entre

nos pays. Je vous passe le nombre de fois, chère France, où j'ai dû faire le « Colombien de service » pour expliquer aux vrais ou faux naïfs que tous les Colombiens ne sont pas des « Pablo Escobar », qu'il y aussi des Botero, des Gabriel Garcia Marquez, des honnêtes gens, et vice-versa, bien évidemment ; que tous les Colombiens ne sont pas de grimpeurs de je ne sais trop quel col, ni des buveurs de café. J'ai même écrit un jour sur ce sujet, chère France, une tribune remarquée dans votre journal national, *Libération*. Par ailleurs, j'aime cet Arabe qui a dit un jour : « *je suis maghrébin et je n'aime ni le couscous, ni la chorba* ». Moi, Colombien d'origine, Français d'adoption -par *Alliance*-, je les adore, surtout quand c'est un maghrébin qui les prépare.

On ne devient pas objet de publicité sans qu'il y ait méprise des uns sur les autres ; on ne devient guère « exemplaire » de par son identité, comme disait Borges à propos de « la Gloire ». Pour toutes ces raisons, et sûrement à cause de quelques malentendus, il m'était arrivé de faire la une des journaux colombiens en évoquant un talent errant, ou je ne sais quelle « fuite de cerveaux ». Mais tout cela, chère France, ne me tourne pas la tête, car je sais que « *l'on n'est jamais assis plus haut que son cul* », comme disait déjà, de façon si élégante, le cher Montaigne.

Tout cela, disais-je, n'a jamais eu de sens pour moi, ni de raison d'être, que parce que vous m'aviez accordé, chère France, cette part de francité que vous accordé aux errants des nations. Partie d'un tout et Tout d'une partie que j'appelle une participation à l'Universel. Cette part qui semble parfois si infime, *ce petit rien à cause duquel on aspire à tant, à presque l'infini* (l'image est de votre poète Henri Michaux), la voici qui émerge, tout et partie, des trois composantes de votre Constitution sans cesse modernisée : *les Droits de l'homme, les Droits économiques et sociaux, la Charte de l'environnement*.

Enfin, chère France, j'aimerais vous dire un dernier mot : permettez-moi de vous dire *tu*, même si votre *vous*, chargé de mille nuances proches et lointaines, fines et âpres, permet au français d'être encore comme le dernier recours d'une politesse diplomatique entre les nations. Oui, j'aimerais vous dire *tu*, maintenant que je vous connais depuis bientôt trente ans (ne voyez pas là une allusion à vos jeux politiques), aussi à cause de la jolie comptine de Prévert. Vous savez, la plupart de ses poèmes sont comme des couplets pour l'enfance française que je n'ai pas eu : « *Je dis tu à tous ceux que j'aime, même si... à tous ceux qui s'aiment, même si...* ». Bref, j'ai appris à t'aimer, chère France, à dire et redire toujours *je t'aime* dans ta langue, même quand *celle que j'aime* ne me le dis plus. Telle est mon anamnèse à moi, mon répons en langue sacrée et profane, ma part de francité, cher Condor. /

(Lettre écrite à Paris entre 1h et 4h du matin, de ce samedi 12 novembre 2011)

Note de la rédaction : Lettre extraite de l'ouvrage : *La France une et multiculturelle - Lettres aux citoyens de France*. E. Morin, P. Singainy et al. Fayard, 2012, reproduite avec l'aimable autorisation de l'auteur.